Vida y trabajos de Gerónimo de Pasamonte : entre vraisemblance et invraisemblance, un récit de vie avec la captivité en toile de fond

Fausto Garasa

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7179>

DOI : 10.4000/cdlm.7179

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2013

Pagination : 105-121

ISBN : 978-2-914-561-64-8

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Fausto Garasa, « Vida y trabajos de Gerónimo de Pasamonte : entre vraisemblance et invraisemblance, un récit de vie avec la captivité en toile de fond », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 87 | 2013, mis en ligne le 15 juin 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7179> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.7179>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Vida y trabajos de Gerónimo de Pasamonte : entre vraisemblance et invraisemblance, un récit de vie avec la captivité en toile de fond

Fausto Garasa

- 1 *Vida y trabajos de Gerónimo de Pasamonte*¹, ouvrage achevé en 1603, se présente comme un récit de vie où Pasamonte, rédacteur et grand protagoniste de l'œuvre, consacre plusieurs chapitres à sa captivité en terres d'Islam, à son rachat et à sa libération.
- 2 Les malheurs et les misères de ce personnage rythment un vécu, l'histoire de toute une vie et la tragédie à la fois ordinaire et extraordinaire d'un homme et d'un chrétien réclamant attention et reconnaissance. Ce vécu, pour invraisemblable qu'il puisse paraître, n'en est pas moins tangible et déchiffrable si on le replace au centre d'un contexte historique où, au-delà de la vie de Pasamonte, au premier abord si personnelle et si particulière, surgit ou transparaît celle du captif (des captifs ?), située tant au centre d'une histoire que de l'Histoire.
- 3 L'objet de notre étude sera, après avoir cerné la part d'invraisemblance et de vraisemblance que sous-entend le texte, de mettre en lumière les éléments témoignant d'un vécu ou donnant tout du moins une représentation de la captivité en Méditerranée musulmane et dans le contexte économique, politique et religieux des dernières décennies du XVI^e siècle.
- 4 Pour cela, nous nous pencherons tout d'abord sur le problème de la crédibilité du récit, puis nous analyserons la vision donnée par l'auteur de la captivité en terres d'Islam avant de nous interroger, pour terminer, sur les conditions et les conséquences d'une toujours possible libération.

Crédibilité du récit

- 5 L'ouvrage étudié se subdivise en cinquante-neuf chapitres². Les dix premiers sont consacrés à l'enfance de Pasamonte. Viennent ensuite sept chapitres retraçant ses aventures militaires, puis treize autres consacrés à sa captivité, les vingt-neuf derniers relatant son retour en terres chrétiennes, sa difficile réadaptation, ses misères personnelles et familiales. La personnalisation de l'écriture sert cette relation à caractère autobiographique qui prétend être le miroir de la réalité. D'emblée, l'auteur jure devant Dieu et les hommes que sont vérités « toutes les choses que l'on trouve écrites dans le livre »³. Cependant, malgré les travaux de chercheurs comme le cervantiste de renom, Martín de Riquer⁴, et le rapprochement parfois établi entre Gerónimo de Pasamonte, Ginés de Pasamonte (personnage du Quichotte) et Alonso Fernández de Avellaneda⁵, l'auteur de l'ouvrage que nous abordons reste fort mystérieux, ce qui rend difficile tout rapprochement entre ce qui est narré et la vie d'un écrivain clairement identifié. S'il n'est pas inconcevable que Pasamonte soit narrateur apocryphe, la réalité du vécu qu'il met en avant est, quant à elle, également sujette à caution.
- 6 Le récit renvoie à un passé dont les éléments constitutifs ont été triés, choisis et disposés de telle sorte qu'ils suggèrent une démonstration, une orientation particulière et subjective. L'accumulation de souffrances et de péripéties a en effet pour but de justifier le parcours d'un homme qui se présente comme l'instrument et le protégé du Tout-Puissant. Les déboires et les peines du protagoniste sont considérés par celui-ci comme des épreuves qui lui auraient révélé les dangers qui guettent la chrétienté. Son objectif serait d'attirer l'attention des lecteurs sur la nécessité de « remédier à tous ces maux qui gangrènent le monde catholique »⁶ et de démontrer qu'ils sont dus aux chrétiens eux-mêmes, prompts à perdre leur âme « car ils traitent avec des esprits maléfiques »⁷. Ces maux sont du reste dénoncés à de multiples reprises : « Je jugeai qu'il y avait plus de mensonges parmi les chrétiens que parmi les Turcs », « bien qu'ayant vécu parmi les Turcs, je n'avais jamais vu autant de maux », « tant de maux gangrènent les catholiques »⁸.
- 7 Le récit de Pasamonte semble également destiné à s'attirer les faveurs des autorités ecclésiastiques après dix-huit ans de captivité. Rien d'étonnant alors à ce que sa narration s'affirme didactique, instructive et édifiante, dans le respect d'une modestie de bon aloi, digne de tout prologue et conforme à l'humilité exemplaire du bon chrétien qui prétend œuvrer « sans le moindre accent de vanité »⁹.
- 8 Pour atteindre ses objectifs qui vont bien au-delà du simple désir de produire ses mémoires, l'auteur met en scène sa vie et propose une longue série d'aventures rocambolesques qui finissent par paraître invraisemblables, l'invraisemblance étant dans bien des cas suggérée, non pas tant par les événements considérés individuellement, mais par leur prodigieuse accumulation.
- 9 Les terribles épreuves subies par le protagoniste sont annoncées dès le début de l'œuvre lorsque l'auteur, en précisant « j'évoque ma vie et mes souffrances »¹⁰, associe d'emblée existence et tribulations. Des souffrances sont sans cesse égrenées et rappelées. Ainsi, le mot *pena* (peine, souffrance) est utilisé 21 fois dans un texte relativement court (quelques dizaines de pages), le mot *trabajo*, synonyme de *pena*, 23 fois et le verbe *padecer* (souffrir) et ses dérivés, 12 fois. La cause de ces souffrances

est également suggérée à travers notamment le substantif *maldad* (méchanceté, malignité ou mauvaise action) qui apparaît 24 fois dans le texte.

- 10 L'accumulation de calamités endurées dès la plus tendre enfance laisse perplexe. Les neufs premiers chapitres du récit présentent en effet une longue énumération d'accidents et de maladies graves qui touchent le jeune Pasamonte. Celui-ci avale une aiguille, échappe à la mort après une grave chute, est fouetté pour son imprudence par son père, est ensuite à deux doigts de mourir noyé, souffre de fièvres, est laissé sur son lit de mort par son père, apparemment terrassé par une terrible maladie dont il finit par réchapper, se retrouve couvert de pustules varioliques, est visité par un fantôme, tombe de nouveau malade et finit par être sauvagement frappé par l'un de ses oncles avant de s'en sortir une nouvelle fois comme par miracle.
- 11 Pasamonte quitte ensuite l'Aragon pour Barcelone où la pauvreté et l'impossibilité d'étudier le poussent à s'engager dans l'armée et à renoncer à son désir d'entrer dans les ordres. Il va d'abord servir en Italie où il va une fois de plus tomber malade, souffrir d'une vue très basse qui va l'handicaper durant toute sa vie, subir l'assaut de malfrats qui vont lui voler son épée. Après une autre maladie qui n'est pas loin de lui ôter la vie, il participe à plusieurs batailles, subit fièvres et douleurs et est finalement blessé par un coup d'arquebuse à Tunis en 1574 avant d'être fait prisonnier par les Turcs. Viennent ensuite dix-huit longues années de captivité pendant lesquelles vont s'ajouter à l'absence de liberté mille souffrances.
- 12 Après rachat et libération, Pasamonte continue, en terres chrétiennes, à subir les malheurs les plus variés : maladies, douleurs, fièvres, évanouissements, tentatives d'empoisonnement. Il en vient même à énumérer une partie de ses déboires familiaux dans cinquante petits articles réunis sous le titre « Exposé des plus grandes trahisons que l'on puisse écrire »¹¹. C'est du reste après la captivité que les événements relatés deviennent de plus en plus fantaisistes : outre les maladies, les accidents, les humiliations, les tromperies et l'adultère subis, on lui jette des sorts, il entend des voix, est perturbé par des démons et des fantômes.
- 13 Ces maux et maléfices, l'auteur-protagoniste les attribue au diable et à « tous ses agissements » qu'il rejette¹². Il est vrai que Pasamonte avait rêvé d'être religieux¹³ et c'est sans doute en imitant les nombreux récits de religieux captifs où les démons et les phénomènes surnaturels étaient mis en avant comme autant de topiques du genre¹⁴, que l'auteur, se sentant comme ces ecclésiastiques investi d'une mission rédemptrice et exemplaire, conte son vécu et suggère son *fatum*. L'évocation de ses innombrables souffrances et de phénomènes surnaturels semble pourtant aller au-delà d'un simple phénomène d'imitation, non seulement parce que leur accumulation semble exagérée, mais aussi parce qu'il les considère comme des « persécutions »¹⁵, ce qui en dit long sur un esprit apparemment malade et sujet aux hallucinations. Tout cela rend le texte peu crédible, mais peut s'expliquer, comme le suggère Marie-Catherine Barbazza, « par le traumatisme enduré »¹⁶. Un traumatisme et des effets psychologiques ou psychiatriques qui, de tous temps, ont affecté les soldats soumis aux affres de la guerre et aux tourments de la captivité.
- 14 Entre invraisemblables, affabulations et situations délirantes, transparaissent néanmoins des éléments qui créent un cadre historique susceptible de donner une certaine crédibilité à une partie du récit : celle qui est consacrée aux campagnes guerrières de Pasamonte, à sa captivité, à son rachat et à ses premiers pas d'homme libre. Les repères historiques et temporels (bataille de Lépante en 1571, expédition

navale de Navarin en 1572, siège de La Goulette et prise de Tunis par Don Juan d'Autriche en 1573, reprise de Tunis en 1574 par Euldj Ali¹⁷, etc.) ne manquent pas. Le contexte politique et socio-économique méditerranéen du dernier quart du xvi^e siècle se dessine nettement avec en toile de fond les enjeux maritimes et la guerre de course qui se substitue peu à peu aux coûteuses grandes batailles navales. Les personnalités ou figures historiques citées (Don Juan d'Autriche, son lieutenant, le valencien Miguel de Gurrea y Moncada ou encore Juan Zúñiga de Avellaneda, comte de Miranda, vice-roi de Naples) complètent le décor, alors que la variété des noms et des origines des acteurs du récit plonge le lecteur dans cette réalité humaine, politique et économique des dernières décennies du xvi^e siècle, où la « Méditerranée-prison » est aussi la « Méditerranée-échanges », aux nationalités et identités multiples (Castillans, Aragonais, Portugais, Génois, Vénitiens, Sardes, Calabrais, Napolitains, Siciliens, Grecs, Français, Maures, Turcs), multireligieuse (coexistence de juifs, musulmans, catholiques, orthodoxes et protestants) et multiculturelle¹⁸.

- 15 L'œuvre est par ailleurs riche en toponymes¹⁹ qui permettent de reconstituer avec exactitude le périple du soldat, du captif, puis de l'homme libre en Méditerranée et sur le pourtour méditerranéen (Espagne, Afrique du nord, Turquie, Grèce, Italie). L'évocation des manœuvres en mer²⁰, des caps, des bras de mer, des chenaux et autres zones marines (chenal de Malte, cap Matapan, mer Égée, golfe de Nauplie, côte de Naples) ajoutent une touche supplémentaire de crédibilité. Enfin, l'emploi d'un vocabulaire spécifiquement maritime²¹ suggère une certaine connaissance de la navigation, de l'univers des galériens et donc d'une forme de captivité particulière.
- 16 Que le narrateur ait véritablement vécu l'expérience de cette captivité ou qu'il se soit servi de documents historiques ou de témoignages pour inventer son récit, l'enjoliver ou tout simplement reconstituer le souvenir d'un passé douloureux, ses écrits et suggestions coïncident sur bien des points avec les conclusions de nombreuses études historiques et sont susceptibles de donner lieu à interprétation.

Les conditions de vie du captif

- 17 Pasamonte, jeune soldat blessé en 1574 lors de la prise de Tunis par les Turcs, est fait prisonnier. Après avoir servi pendant une courte période un premier maître, il est mis au service d'une galère. Sa condition de galérien en fait un captif itinérant, une bonne partie de l'année tout du moins, les galères et galiotes, difficiles à manœuvrer et craignant les vents forts d'automne et d'hiver, restant au port durant cette période comme le fait remarquer Pasamonte : « Nous naviguions six mois durant la belle saison et restions à terre le restant de l'année »²². Les déplacements et les manœuvres durant des périodes de course ou de garde du territoire maritime²³ sont assez clairement suggérés, tout comme certains détails comme la nécessité pour tout navire de « s'approvisionner en eau tous les huit jours »²⁴. Le récit évoque également les bagnes ou *bains* (*baños*)²⁵ où Pasamonte et ses camarades sont enfermés lorsqu'ils sont à terre (chapitres 23, 26, 29 et 30).
- 18 Les équipages des embarcations sur lesquelles navigue Pasamonte ou auxquelles il se réfère sont composés de Turcs (sans doute des janissaires), de Maures, de renégats, de forçats et le cas échéant de rameurs libres. Sur ce dernier point Pasamonte affirme que sur la galère du gouverneur de Damiette « se trouvaient tout au plus quarante à cinquante chrétiens, et que le reste des rameurs qu'il employait étaient des rameurs

maures rémunérés »²⁶. Il ne nous conte cependant pas dans le détail le quotidien de ces membres d'équipage qui, même lorsqu'il s'agissait d'hommes libres, était particulièrement dur : extrême pénibilité du travail, brutales accélérations et rythmes de nage endiablés pour fuir ou rattraper un bateau ennemi, angoisse face à un possible abordage, peur de mourir, promiscuité, saleté, eau croupie ou encore alimentation déplorable à base de biscuits, à l'occasion remplis de vers. Des conditions de vie qui fragilisaient les corps et favorisaient maladies et épidémies. L'auteur, si prompt à énumérer accidents et maladies, se contente d'évoquer, pour ce qui est de la vie à bord, les fers et les manilles des forçats attachés à leurs bancs et de rappeler qu'il lança avec un certain courage à Rechesi Bajá²⁷ : « maître, tu nous laisses mourir de faim et nous fais vivre à demi nus »²⁸. Les châtimens endurés sont quant à eux, bien mis en avant, si ce n'est avec un luxe de détails, du moins de façon fort suggestive.

- 19 À la suite de la première tentative d'évasion qui a pour cadre Bizerte et une galiote se trouvant au mouillage, la menace du pal, supplice usité notamment dans l'Empire ottoman, plane sur les insurgés. Les Turcs coupent les oreilles et le nez de quatre chrétiens, cassent les bras et les jambes de Gerónimo Pati, compagnon de Pasamonte, et le laissent agoniser sur la plage avant de l'égorger (chapitre 22). Une seconde tentative d'évasion, celle d'Alexandrie, donne lieu à de nombreux sévices : on bat sauvagement une demi-douzaine de rameurs, on leur assène jusqu'à mille coups de fouet et, couverts de sang et de plaies, on leur coupe une oreille. Pasamonte reçoit lui-même près de 500 coups de fouet, mais échappe comme par miracle à l'ablation d'une oreille (chapitre 23).
- 20 Ces brutalités et supplices étaient fréquents si l'on s'en tient à la littérature occidentale de l'époque. Une littérature tendant cependant, pour des raisons nationalistes, politiques et religieuses à exagérer la barbarie turque, barbaresque et donc musulmane. Une barbarie qui n'avait du reste rien à envier aux pratiques occidentales. Des pratiques répressives, enfin, qui pouvaient aussi toucher des membres d'équipage jouissant de la condition d'hommes libres et dont, spécificités mises à part, on usait tant sur les navires musulmans que chrétiens. La vie du marin pendant des siècles fut particulièrement rude et soumise au diktat et à la violence des capitaines et autres commandants de bord avec, sans doute, un sort particulièrement cruel pour les galériens captifs enchaînés à leur banc, sans grande perspective de salut et à la très courte espérance de vie.
- 21 Si Pasamonte se plaît à mettre en avant les châtimens infligés, il ne souligne pas leur caractère systématique, du moins pour la période qui précède ses malheureux séjours à Rhodes et à Constantinople. Il laisse plutôt entendre qu'avant cette période marquée par la perspective de son rachat, les sévices sont essentiellement des réponses aux événements circonstanciels que sont les tentatives d'évasion préparées lorsque la galère est au mouillage et les violences commises par la chiourme. Le but des capitaines, des gardes et des geôliers n'était bien entendu pas, sauf circonstances particulières, de faire souffrir et encore moins de tuer des captifs-esclaves qui étaient avant tout investissement, capital humain et source de profits. Ces derniers, quelles que fussent les tâches qu'on leur assignait, contribuaient au développement et à l'enrichissement des sociétés pour lesquelles ils travaillaient. Rien d'étonnant donc à ce que Rechesi Bajá s'empresse, face à la peste qui frappe Alexandrie, de prendre les mesures nécessaires pour préserver la vie de ses rameurs : « Une terrible peste frappa Alexandrie et le maître, pour éviter que nous restions en ville, nous fit monter dans la

galère »²⁹. Le narrateur-protagoniste précise également que lors de la première tentative d'évasion il ordonna « aux Turcs de proue de ne pas nous tuer »³⁰. Rechesi Bajá regrette même la mort de nombreux esclaves chrétiens qu'il impute à Pasamonte : « il [Pasamonte] s'est emparé de la Galiote à Bizerte et de nombreux chrétiens sont morts ou ont été blessés »³¹.

- 22 Bien qu'il n'en soit pas de même à l'égard de certains de ses compagnons, les réactions du maître sont, à l'occasion, empreintes d'une certaine magnanimité envers Pasamonte et ce, malgré la gravité d'actes de rébellion qui vont jusqu'à entraîner la mort de gardes et de soldats turcs (chapitre 22). Ainsi, Rechesi Bajá s'étonne de ne « lui avoir coupé ni les oreilles, ni le nez »³² après s'être rebellé plusieurs fois. Pasamonte échappe en tout cas miraculeusement à la mort.
- 23 Pasamonte nous montre aussi que les conditions de vie des captifs pouvaient être, selon les circonstances, relativement enviables. Ainsi, au tout début de sa captivité, le premier maître de Pasamonte, un capitaine de galère, le fait travailler dans son jardin et lui laisse grande latitude. Pasamonte raconte en effet que « Au printemps, comme j'étais un nouvel esclave, mon maître me laissait aller seul et d'aventure je me rendis à l'arsenal de Constantinople où j'entrai pour voir un ami qui se trouvait sur une galère amirale »³³. Le gouverneur de Damiette possède quant à lui une galère où naviguent seulement quelques dizaines de chrétiens, ce qui fait dire au narrateur : « comme il n'avait pas davantage de chrétiens, il les traitait bien, et quel que fût l'endroit où il faisait escale, il leur ôtait les fers pour qu'ils fissent leurs courses »³⁴.
- 24 Lorsque Pasamonte et ses compagnons restent à terre, ils sont, tout du moins la nuit, enfermés dans des bagnes. L'auteur ne les décrit pas, mais il suggère plusieurs fois l'existence (chapitres 23 et 29) de ces lieux d'enfermement, apparemment réservés aux hommes et subdivisés en pièces attribuées aux captifs. Il ne nous dit rien sur la probable promiscuité et la chaleur étouffante et très peu de choses sur les conditions de vie qui régnaient à l'intérieur de ces prisons. Il renvoie cependant à l'existence de gardiens qui étaient le plus souvent des janissaires ou des renégats comme le laisse entendre Pasamonte lorsqu'il fait allusion à un gardien noir portugais d'un bagne de Constantinople « qui avait renié sa foi depuis peu »³⁵. Des renégats qui, comme ce dernier, pouvaient être de véritables tortionnaires³⁶, mais aussi des personnes qui, partageant à l'occasion des origines communes avec tel ou tel captif, pouvaient s'avérer être de précieux soutiens. Pasamonte, après avoir raconté comment durant sa première tentative d'évasion il fut blessé et sur le point de perdre la vie, affirme : « un renégat [...] qui était mon ami, dès qu'il me reconnut, me défendit et me sauva »³⁷. Plus tard, le protagoniste, à la recherche de son ami Florio Maltés, entre dans un bagne avec une étonnante facilité qui donne lieu à explication de la part du protagoniste-narrateur : « le portier était son ami »³⁸.
- 25 Les contacts avec les musulmans, maîtres ou gardiens, pouvaient donc être autres que négatifs. Des liens devaient immanquablement se tisser entre les uns et les autres dans une société qui, malgré la brutalité qu'elle impliquait, pouvait être aussi celle de la rencontre et d'une relative tolérance. Cependant, les relations se tissaient tout d'abord et avant tout entre captifs. Ceux-ci tentaient, pour rendre la vie plus supportable, de se regrouper, notamment dans les bagnes, par nationalités et affinités³⁹. Pasamonte ne renvoie pas expressément à cette naturelle tendance à s'unir et à échanger, notamment dans les situations difficiles, mais il laisse entendre que les relations qu'il entretient avec les catholiques et les Espagnols en particulier, sont les plus solides. Ainsi, lors de la

première insurrection, l'Espagnol chargé de surveiller les mouvements des navires et de signaler aux forçats le moment idéal pour se rebeller est un « bon Espagnol »⁴⁰ courageux et valeureux. Les rameurs du gouverneur de Damiette qui sont des soldats captifs espagnols et italiens sont « des gens de qualité »⁴¹, sur qui on peut compter. Sont aussi des hommes à qui on peut se fier, Martín, compatriote de Pasamonte avec lequel il entre en contact en vue d'une future évasion ou encore Rebaza, un autre Espagnol auquel Pasamonte donne d'importantes directives destinées à contrer les plans d'un traître français (chapitre 23). Le récit semble d'ailleurs nous montrer que si les diverses tentatives d'évasion échouent, ce n'est pas à cause du manque d'organisation, mais à cause du caractère cosmopolite de la chiourme, du manque de cohésion entre personnes provenant d'horizons différents, de l'existence d'intérêts particuliers, de l'individualisme et enfin de la trahison et de la lâcheté de certains.

- 26 La chiourme constituait une microsociété repliée par la force des choses sur elle-même et soumise logiquement aux discordes et aux tensions. C'est d'ailleurs sans doute en cela que le récit se montre le plus vraisemblable sur un fond historique où se détachent de surcroît cosmopolitisme et rivalités religieuses et culturelles. Le Turc et le Maure, bien que l'auteur leur trouve, comme nous l'avons vu, quelques qualités, sont bien les mécréants, les oppresseurs et les geôliers, mais ils sont aussi en compagnie des Juifs et des Grecs « les seigneurs des maléfices »⁴². Outre les trahisons ou les actes de couardise possiblement commis par les acteurs de cette histoire, la religion, voire la confession (les Grecs sont orthodoxes et ont des contacts, qui plus est, avec les Turcs⁴³), entraînent inimitié et condamnation. Ainsi, lors de la première insurrection, un captif grec nommé Francisco brille par sa lâcheté et est taxé par l'auteur de traître (chapitre 20) tout comme le barbier niçois qui est, pour sa part, luthérien et qui, lors des préparatifs de l'insurrection avortée d'Alexandrie, dénonce au pacha les manigances de Pasamonte et ses compagnons (chapitres 23 et 40). Dans ce dernier cas la méfiance de l'Espagnol à l'égard du Niçois – qui aurait pu être catholique, mais qui était en l'occurrence protestant et donc ennemi de l'Espagne, championne de la chrétienté –, prend tout son sens. Cette méfiance traduit les enjeux politiques et religieux de l'époque. Les renégats sont quant à eux à la fois plus proches des chrétiens par leurs origines que les Turcs et les Maures et peuvent être en définitive des appuis (chapitre 20) ou des traîtres à leur foi et à leur nation, des valets des Turcs en tout cas, capables, comme le renégat napolitain Chafer Arráiz, des pires représailles (chapitres 27 et 29).
- 27 C'est à terre que Pasamonte déploie ses talents relationnels, non pas à la recherche d'un soutien moral ou d'une quelconque chaleur humaine, mais toujours avec le même objectif : s'évader. Pour cela, il a besoin d'appuis extérieurs et il profite de la relative liberté que lui laisse la belle saison à Alexandrie pour y créer les indispensables liens. Ses entrées et sorties du bagne se font avec une relative facilité, ses allées et venues en milieu urbain sont fréquentes et tout porte à croire que lui et ses camarades jouissent durant cette période de captivité d'une certaine liberté. Pasamonte fréquente les fondouks⁴⁴ vénitien et franc, entre en contact avec des ecclésiastiques libres, vraisemblablement des missionnaires, rencontre le barbier luthérien, apparemment captif, mais bénéficiant en tant qu'artisan d'une certaine liberté⁴⁵ puisque qu'il donne rendez-vous à Pasamonte « dans sa chambre qui se trouvait hors du bagne, car le luthérien ne vivait pas avec nous »⁴⁶. Pasamonte parvient même à obtenir d'un dominicain une épée et une lime nécessaires à son évasion. Derrière cette relative liberté de mouvement, cette tolérance, se trouve un contexte historique particulier où les relations diplomatiques sont normalisées et impliquent l'existence de

représentations étrangères dans les grands ports méditerranéens sous domination ottomane⁴⁷, où les marchands de diverses nations, parfois politiquement ennemies des Turcs, sont particulièrement actifs, s'associent, passent des accords avec les autorités musulmanes et constituent ces fameux fondouks, à la fois auberges et entrepôts. Dans ces ports grouillant de vie en somme, les intérêts commerciaux l'emportent sur les inimitiés ou les rivalités politiques, culturelles et religieuses, et les captifs peuvent bénéficier d'appuis extérieurs et le cas échéant d'une certaine liberté de déplacement facilitant les contacts, voire même de la possibilité d'exercer certains métiers moyennant rémunération. L'argent obtenu plus ou moins proprement circule du reste entre les captifs. Ainsi au chapitre 23, on apprend que plusieurs captifs traitent avec un orfèvre napolitain escroc qui leur soutire trente ducats en échange de son aide, que le captif Baptista Grasso est un joueur dont l'argent serait à l'origine d'une certaine liberté de mouvement et que le barbier savoyard semble en vouloir à ce dernier pour une somme d'argent qu'il aurait perdue. Enfin, on apprend au chapitre 29 qu'un chrétien, sans doute libre, fait des affaires avec les esclaves chrétiens en leur vendant des bas.

- 28 Ajoutons à ces « libertés », une certaine tolérance religieuse qui fait que des missionnaires rédemptoristes et autres ecclésiastiques s'installent librement en terres d'Islam pour prêcher, soutenir et encadrer les captifs chrétiens, lutter contre une possible influence de l'islam sur ces derniers, pratiquer le culte et préserver, voire renforcer la foi et les traditions religieuses. Pasamonte affirme qu'« à Alexandrie viennent des frères de Jérusalem pour prêcher »⁴⁸, mentionne l'existence d'églises et de lieux de culte à l'intérieur des fondouks (chapitre 23), et entre en contact avec plusieurs ecclésiastiques, non point pour des raisons religieuses, mais pour bénéficier de leur aide dans la perspective d'une nouvelle évasion. C'est ainsi que sans trop de difficultés il parvient à s'entretenir avec un franciscain venu prêcher dans le fondouk des Vénitiens, rencontre ensuite un autre prédicateur dans le fondouk des Francs, puis, enfin, un dominicain dans le fondouk des Vénitiens qui lui procure l'épée et la lime mentionnées, puis d'autres armes pour ses compagnons. La trahison du barbier finit cependant par compromettre non seulement le dominicain, mais aussi le consul de Venise et les marchands du fondouk qui sont immédiatement mis en accusation pour avoir franchi le seuil d'une tolérance relative, mais bien réelle, en terres musulmanes. Pourtant, sans doute habitués à négocier avec les autorités, consul et commerçants réussissent à acheter la clémence du Pacha et de ses comparses en leur offrant argent et cadeaux, ce qui en dit long sur les intérêts liant le pouvoir politique ottoman et les acteurs chrétiens d'un commerce florissant.
- 29 Pasamonte ne dit rien sur les religieux captifs qui tentaient depuis les bagnes d'assurer les offices, de donner les sacrements et de venir en aide aux chrétiens en perdition, pas plus que sur les confréries qui voyaient le jour en ces lieux d'enfermement et organisaient manifestations et fêtes religieuses. Il mentionne nonobstant plusieurs fois l'existence dans ces prisons d'autels improvisés qu'entretiennent les captifs eux-mêmes (chapitres 22, 23, 29 et 30). Les dures conditions de détention que Pasamonte connaîtra à Rhodes, puis à Constantinople, ne l'empêcheront du reste pas de pratiquer sa religion avec une relative liberté, prêchant même « aux applaudissements nourris de l'auditoire »⁴⁹.

Rachat, libération et liberté

- 30 Le captif, s'il n'était pas trop abattu par la triste réalité, devait avoir logiquement pour objectif premier de s'évader, surtout s'il avait peu de chance d'être racheté. Pasamonte nous fait du reste remarquer à propos de nouveaux captifs qu'ils « commencèrent à chercher à s'évader, car c'est chose propre aux nouveaux captifs que de chercher les moyens d'y parvenir »⁵⁰, comme si le temps et les difficultés de l'entreprise poussaient les plus anciens à se résigner. Pasamonte lui-même fait la démonstration de tout ceci au tout début de sa captivité. Blessé pendant la prise de Tunis par les Turcs, il est fait prisonnier et acheté par un capitaine de galère pour la faible somme de quinze ducats. Emmené à Constantinople, centre de pouvoir turc, il se rend compte que toute tentative d'évasion s'avérera difficile, pour ne pas dire impossible, depuis ce territoire ennemi et inconnu. Dès lors il cherche le moyen de s'évader. Il réussit à convaincre son maître de le vendre à Rechesi Bajá qui est sur le point de se rendre à Tunis pour y occuper le poste de vice-roi, pensant que l'évasion sera plus facile sur la galère de ce dernier dans la mesure où elle n'a à son bord aucun rameur turc car « tous étaient chrétiens »⁵¹. Les rameurs chrétiens, s'ils constituaient en effet une main-d'œuvre bon marché, n'en demeuraient pas moins dangereux comme le montrent les violentes tentatives d'évasion dont Pasamonte fut un des protagonistes. La présence de rameurs libres, rémunérés, et de surcroît musulmans, pouvait au contraire s'avérer rassurante pour leurs employeurs.
- 31 L'insurrection pouvait être synonyme de liberté, mais les tentatives d'évasion avaient beaucoup plus de chance de réussir lorsque les captifs optaient pour la voie maritime plutôt que pour la voie terrestre. L'évasion par voie terrestre comportait de multiples risques liés à la méconnaissance des routes et des lieux, ce qui multipliait les chances de se faire prendre en territoire ennemi. Elle n'était d'ailleurs envisageable qu'en comptant sur la complicité de musulmans prompts à se laisser corrompre, les renégats étant en semblable cas les plus indiqués par leurs origines et la facilité qu'ils avaient à communiquer avec des captifs qui parlaient, le cas échéant, leur langue natale. L'évasion par voie maritime supposait pour sa part une fuite plus rapide, plus sûre également puisque parmi les captifs insurgés se trouvaient toujours des hommes de mer connaissant bien les techniques de navigation et les routes maritimes. Ainsi, lors de la tentative d'évasion de Bizerte, les captifs font de « Lazarín de Arenas, Génois et bon marin »⁵², leur maître de nage. Après six à sept mois de préparation, cette tentative d'évasion échoue pourtant à cause de ce même Génois qui, en pleine insurrection, trahit ses camarades et choisit de s'évader par Tabarka (Tunisie), c'est-à-dire par voie terrestre, avec quatorze captifs. Choix problématique qui condamne l'entreprise et fait qu'aucun d'entre eux ne parvient à s'échapper (chapitre 20).
- 32 C'est sans doute en partie pour ces raisons que Pasamonte cherche au début de sa captivité à quitter Constantinople et, comptant sur la participation d'une chiourme essentiellement chrétienne, à s'emparer d'une galère et fuir par mer. Bien qu'elles soient en grande partie préparées à terre, toutes les tentatives d'évasion décrites par l'auteur ont par ailleurs le même objectif : s'évader par voie maritime.
- 33 Au-delà des tentatives d'évasion, Pasamonte laisse entendre que la prise d'un navire turc ou barbaresque par les chrétiens est à coup sûr synonyme de liberté pour les captifs chrétiens. Ainsi, la galiote d'un renégat armée à Rhodes pour la guerre de course

est prise par des galères vénitiennes, le capitaine renégat est décapité et ses forçats chrétiens sont libérés (chapitre 26).

- 34 La conversion à la religion musulmane pouvait par ailleurs permettre d'améliorer le sort du captif ou d'échapper au pire et c'est ce que suggère Pasamonte lorsqu'un de ses compagnons, Gerónimo Pati, au moment où ses tortionnaires se préparent à le supplicier, s'entend dire par l'un d'entre eux : « Gerónimo, deviens Turc et tu sauveras ton âme ; si tu le fais, le maître te pardonnera »⁵³. La condition de renégat pouvait de surcroît faciliter une évasion envisagée et le retour en terres chrétiennes.
- 35 Enfin, la libération des captifs pouvait être le fruit d'un rachat qui, au-delà du contexte politico-militaire, religieux ou culturel, était au centre d'un système économique où le captif était source de revenus justifiant en particulier la guerre de course. Le captif devait être rentable. Sa valeur variait selon sa qualité, sa fortune, son âge ou son sexe, mais aussi selon l'offre et la demande dans un rapport quasi contractuel entre vendeur et acheteur.
- 36 Les personnes fortunées, les nobles et les ecclésiastiques étaient en général des captifs de choix dans la mesure où l'on pouvait tirer d'eux un bon prix. Venaient ensuite les femmes et les enfants. Les personnes âgées de basse condition étaient, quant à elles, les moins prisées⁵⁴. Les captifs qui, par leur humble condition et/ou par manque de soutiens extérieurs voyaient leur rachat compromis, étaient, dans le meilleur des cas, condamnés à rester en captivité durant de longues années. Les personnes de qualité susceptibles d'être rachetées étaient gardées dans des bagnes sans possibilité d'en sortir afin qu'elles ne s'échappassent pas et qu'il ne leur arrivât rien de fâcheux avant transaction et rachat. Les autres captifs, qui, le cas échéant, pouvaient être enfermés pour la nuit dans des bagnes, se voyaient contraints de réaliser toutes sortes de tâches les rendant économiquement viables : travaux domestiques, travaux des champs, artisanat, réparation des navires, construction d'édifices ou de fortifications. Les bagnes pouvaient également recevoir des galériens en automne et en hiver, période de relative inactivité, mais qui pouvait être également consacrée à la réalisation de divers travaux, notamment lorsque les maîtres des galériens louaient leur force de travail pour rentabiliser le plus possible leur capital humain.
- 37 Le texte ne dit pas si la force de travail des galériens était louée ou non, mais le narrateur assure qu'à Rhodes, lui et ses compagnons d'infortune furent chargés pendant huit ans « de construire une mosquée, de transporter du bois pour construire des bateaux et de ramer »⁵⁵. De ce type de travaux, Pasamonte en avait déjà fait la dure expérience au début de sa captivité, avant même d'embarquer sur la galère de son nouveau maître, Rechesi Bajá : « Mon maître envoya à Bizerte depuis Tunis cent chrétiens pour y construire un château et je fus l'un d'entre eux »⁵⁶, précise-t-il.
- 38 Pasamonte, pauvre soldat qui s'était engagé dans l'armée après s'être demandé « Comment puis-je étudier, puisque je n'ai pas de revenu ? »⁵⁷, pouvait difficilement prétendre, à la différence d'autres captifs susceptibles d'être avantageusement « monnayés », à une libération. Il connut de surcroît, en tant que galérien, un des sorts les plus durs réservés au commun des captifs, aux prisonniers à faible valeur marchande. Il bénéficia cependant d'un rachat tardif et pour le moins inespéré.
- 39 L'auteur ne donne pas les raisons de ce rachat après de longues années de captivité et d'apparent abandon⁵⁸. Le lecteur apprend simplement que le père Bartolomé Pérez de Nueros a fait remettre par l'intermédiaire de marchands cent cinquante écus d'or à un certain Sobastopoli, docteur en droit résidant dans l'île de Chios, « pour m'aider à

retrouver la liberté »⁵⁹, précise l'auteur-protagoniste. Pasamonte n'en demeure pas moins fort éloigné de toute idée de libération lorsqu'après plusieurs tentatives d'évasion et une première tentative de rachat infructueuses, il se montre résigné, considérant une fois enfermé dans le sinistre bagne de Constantinople que « la liberté ne devait pas me convenir »⁶⁰ et qu'il ne reste plus qu'à se consacrer à la vie religieuse⁶¹. Toute une série de circonstances permettra cependant la concrétisation du rachat. Pablo Mariano, ami ou connaissance de Pasamonte, l'aidera à récupérer les cent cinquante écus d'or offerts par le jésuite Pérez de Nueros et à obtenir son rachat après avoir rajouté à la somme initiale « soixante écus ou plus de sa poche »⁶². Une somme qui, sans atteindre les cinq cents écus qui permirent en 1580, douze ans plus tôt, de racheter Cervantès à Alger ou les milliers d'écus que pouvait coûter le rachat de certains ecclésiastiques et personnes de qualité⁶³, est loin de correspondre aux quinze ducats qu'avait coûté le Pasamonte blessé de Tunis.

40 Pasamonte ne fait pas l'objet d'une de ces campagnes de rachat portant sur des groupes ou des « lots » de captifs que réalisaient principalement les mercédaires et les trinitaires disposant pour ce faire de fonds propres ou de fonds légués par des particuliers. Il doit en fait sa liberté à un rachat particulier, individuel, amorcé par un ecclésiastique avec l'aide de marchands et d'un docteur en droit avant de se concrétiser grâce à un laïc, Pedro Mariano. Un rachat en plusieurs étapes qui, comme bon nombre d'actes commerciaux, implique des marchandages à peine suggérés dans le récit de vie de Pasamonte⁶⁴, plus enclin à mettre en exergue les souffrances et les relations entre les hommes qu'à dévoiler le très matériel dessous des cartes. Serait-il du reste absurde de se demander si les sévices subis par Pasamonte à Rhodes⁶⁵ et à Constantinople, sévices que le narrateur impute à la haine que lui vouent Chafer Arráiz et le renégat portugais, ne sont pas plutôt dus, en partie tout du moins, à la volonté de son maître d'accélérer les négociations et obtenir ainsi le meilleur prix possible pour un déjà vieux et usé galérien bénéficiant d'appuis extérieurs inespérés ?

41 Selon Pasamonte, c'est le changement d'attitude à son égard de Chafer Arráiz qui, en matière de rachat, débloque la situation :

[...] il fut si disposé à mon endroit qu'il dit aux tuteurs de l'enfant qu'ils me laissassent partir pour n'importe quelle somme, parce je ne valais pas davantage, et c'était vrai. Et s'il m'avait mal aimé comme au début, il aurait pu dire que je prêchais et que je devais être un homme de bien et qu'il ne fallait donc pas me libérer même pour mille écus⁶⁶.

42 Autant d'éléments relationnels – et peut-être même irrationnels – qui nonobstant suggèrent des rapports commerciaux et une logique de marché.

43 Le rachat et la libération ne signifient pas la fin des inquiétudes, des déceptions et des souffrances. Embarqué sur un navire qui le mène à Zante, terre chrétienne contrôlée par Venise, le protagoniste échappe de peu à une attaque de pirates ou de corsaires taxés de « voleurs » et donc, comme il arrivait parfois sur le chemin du retour aux chrétiens libérés, à une nouvelle période de captivité car, affirme le narrateur, « s'ils nous avaient attrapés, ils nous auraient vendus de nouveau en cette lointaine Anatolie »⁶⁷. Mais cela n'est rien, comparé aux problèmes de santé et au dénuement qui font partie de son quotidien une fois arrivé dans la péninsule italienne. En effet, le narrateur affirme d'emblée : « Je me retrouvai à Naples avec une santé précaire et une situation financière plus précaire encore, et grâce à Dieu, Don García de Toledo (que Dieu l'en récompense) eut la bonté d'assurer ma subsistance jusqu'à ce qu'il s'en allât avec les galères »⁶⁸. Plusieurs personnages, dont Don García Toledo et Pablo Mariano

que l'auteur ne cessera de louer et de remercier dans les chapitres suivants, apporteront leur aide à un Pasamonte misérable, souvent mal en point, désorienté et désabusé face aux dures réalités que lui réserve sa libération.

- 44 Ses prétentions sont très vite frustrées dix-huit ans après avoir quitté l'Espagne sans le sou et dans l'espoir de donner un sens à sa vie. Comme d'autres anciens captifs ayant servi le roi épée à la main, il ne peut obtenir paiement pour ses états de service et les sacrifices réalisés. C'est avec grand désarroi et un sentiment d'injustice qu'après avoir tenté d'obtenir du vice-roi de Naples rétribution pour services rendus, il se heurte à une administration castratrice qui lui ôte tout espoir de succès, ce qui lui fait dire : « Je descendis dans un indicible état d'affliction, considérant que si un homme comme moi qui sort de captivité et a versé tant de sang n'est pas payé de retour, pire doit être le sort que l'on réserve aux autres hommes »⁶⁹.
- 45 Les prétentions religieuses de celui qui, avant même sa captivité, voulait devenir prêtre, sont également frustrées car le pape ne veut pas accepter qu'il soit ordonné tant qu'il manque la signature de l'Ordinaire d'Espagne : nouvelle tracasserie ou fin de non-recevoir déguisée qui l'incite à quitter Rome pour Gênes « grandement affligé »⁷⁰.
- 46 À cette double frustration sociale et religieuse vient s'ajouter une longue série de déboires, d'aventures et de péripéties malheureuses qui fait sortir le lecteur du cadre historique pour le plonger dans le domaine de l'invraisemblable et du psychiatrique, signes révélateurs d'une infortune tant matérielle que morale.

Conclusion

- 47 *Vida y Trabajos de Gerónimo de Pasamonte* est un récit de vie écrit dans une prose confuse et non exempte d'invraisemblances, voire de passages qui peuvent faire douter de la santé mentale de Pasamonte, son protagoniste-narrateur. Il renferme pourtant plusieurs chapitres consacrés à la captivité, au rachat et à la libération de ce dernier qui renvoient à des événements, des conditions de vie et des pratiques présentant cohérence et crédibilité et s'inscrivant parfaitement dans le contexte historique et l'espace méditerranéen du dernier quart du XVI^e siècle. Dans un tel décor Pasamonte apparaît comme un soldat blessé, pris au piège, réduit à l'esclavage et mis au service de plusieurs maîtres, de la guerre de course et de la défense du territoire maritime turc face aux corsaires chrétiens.
- 48 Sa vie de captif pourrait se résumer à une suite de peines et de souffrances. Il subit, il est vrai, un sort particulièrement dur réservé au commun des captifs, aux déshérités ne pouvant compter, du moins dans l'immédiat, sur un rachat. Il passe dix-huit ans de sa vie au service d'une galère, participant à l'occasion, lorsqu'il est à terre, à la construction de bâtiments et de fortifications. À l'absence de liberté viennent s'ajouter brutalités et cruels châtements. Si ces derniers ne sont pas à mettre en doute dans la mesure où ils correspondent à des usages répandus alors tant en terres d'Islam que dans l'Occident chrétien, force est de constater que leur évocation sert à accréditer le calvaire subi par le protagoniste à l'instar de toute une littérature chrétienne usant et abusant de l'image convenue d'une barbarie musulmane supposée. Pourtant, la plupart du temps, les châtements infligés à Pasamonte et à ses amis ne sont pas cruautés érigées en système, ni actes de sadisme, mais réponses à de violentes tentatives d'évasion.

- 49 Il semble que l'intention des propriétaires d'esclaves ne soit pas de maltraiter gratuitement des captifs qui constituent avant tout un capital humain qu'il faut préserver pour qu'il soit rentable. Les circonstances et la volonté de certains maîtres peuvent même rendre les conditions de vie des esclaves relativement bénignes. La latitude en matière de déplacement dont bénéficient les forçats et en particulier Pasamonte à Alexandrie, leurs allées et venues et l'apparente facilité avec laquelle ils se rencontrent et entrent en contact avec des chrétiens libres, peuvent du reste surprendre le lecteur. En toile de fond se trouve l'Alexandrie marchande, cosmopolite, pleine de vie, où musulmans et chrétiens libres se côtoient, nouant des liens commerciaux dans un cadre où prédominent consensus et normalisation des rapports entre l'Orient et l'Occident, bien au-delà des rivalités politiques, culturelles et religieuses.
- 50 L'argent circule parmi les captifs. Certains d'entre eux jouissent de privilèges particuliers comme le droit d'exercer leur profession plus ou moins librement ou de loger hors des bagnes. Une certaine tolérance religieuse est de mise à l'intérieur même de ces prisons où on improvise chapelles et autels et avec ou sans l'aide de religieux, on prêche et pratique son culte. Une tolérance qui, bien entendu, a ses limites et n'exclut pas une toujours possible répression.
- 51 Après toute une série de tentatives d'évasion infructueuses, de péripéties, d'imprévus et de contretemps, Pasamonte, résigné, finit par être miraculeusement racheté et libéré. Sa libération débouche cependant sur une non-reconnaissance sociale vécue par de nombreux soldats libérés, des prétentions religieuses frustrées, une inadaptation sociale et des troubles flagrants après dix-huit longues années de captivité.
- 52 Le récit de Pasamonte raconte une histoire personnelle et particulière qu'il ne faut sans doute pas généraliser, mais qui n'en suggère pas moins quelques tendances et quelques réalités indissociables de la vie du captif, attestées par les ouvrages, les récits de vie et divers documents et chroniques d'époque. *Vida y Trabajos de Gerónimo de Pasamonte* a en tout cas le mérite de mettre en scène à la fois les mauvais traitements infligés aux captifs et cette tolérance relative, à peine suggérée ou dite du bout des lèvres, d'un monde musulman souvent diabolisé par l'Occident chrétien. Conclure cependant à une harmonie entre musulmans et chrétiens serait sans doute exagéré, mais cette possible tolérance ne peut laisser indifférent. Une tolérance notamment religieuse qui, si elle pouvait être coranique, était sans doute également dictée par des raisons basement économiques. Les musulmans n'avaient sans doute aucun intérêt à ce que les chrétiens se convertissent puisque ceux-ci, en tant que captifs, constituaient soit une force de travail bon marché, et le cas échéant qualifiée, soit un capital humain que la perspective d'un rachat permettait de monnayer. Une source de revenus, en somme, non négligeable dans des sociétés reposant en partie sur l'esclavage et le commerce des êtres humains.

NOTES

1. . Nous conservons le « g » de « Gerónimo » de la publication utilisée : Florencio Sevilla Arroyo (éd.), *Vida y trabajos de Gerónimo de Pasamonte*, Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2004, URL : <http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/vida-y-trabajos-de-geronimo-de-pasamonte--0/html/>.
2. . La version électronique que nous utilisons numérote ces chapitres de taille inégale de 1 à 59, mais le texte publié pour la première fois par Raymond Foulché-Delbosc en 1922 dans la *Revue Hispanique* à partir du manuscrit sans titre conservé à la Bibliothèque Nationale de Naples, présente une numérotation en soixante chapitres. Dans l'édition de 1922, on passe en effet directement du chapitre 55 au chapitre 57 (qui devrait être logiquement le 56) pour un total de cinquante-neuf chapitres également.
3. . « todas las cosas que en él tengo escritas ». Florencio Sevilla Arroyo, *Vida y trabajos...*, op. cit., prologue.
4. . Martín de Riquer, *Para leer a Cervantes*, Barcelone, El Acantilado, 2003, 574 p.
5. . Pseudonyme de l'auteur de la suite apocryphe du *Quichotte*.
6. . « se dé remedio a tantos males como hay entre católicos », Florencio Sevilla Arroyo, *Vida y trabajos...*, op. cit., première dédicace adressée au père dominicain Jerónimo Javierre.
7. . « por tratar con ángeles malos », id., seconde dédicace.
8. . « Juzgué que había más embustes entre cristianos que entre turcos », « con haberme criado entre turcos, no había visto tales daños », « hay tantos males entre católicos ». Id., chap. 33, 49 et 58.
9. . « sin pretender ni haber ninguna vanagloria ». Id., première dédicace.
10. . « escribo mi vida y trabajos ». Id., prologue.
11. . « Memoria de las mayores traiciones que se pueden escribir ». Id., chap. 52.
12. . « todas sus obras ». Id., chap. 49.
13. . Id., chap. 10.
14. . Anita Gonzalez-Raymond, « La captivité des religieux en Islam aux xv^e et xvi^e siècles », dans Anita Gonzalez-Raymond (dir.), dossier : 'Enfermement et captivité dans le monde hispanique', *Cahiers de l'Institut des Langues et des Cultures de l'Europe*, (Université de Grenoble), n° 2, 2000, p. 124.
15. . « persecuciones ». Florencio Sevilla Arroyo, *Vida...*, op. cit., chap. 49.
16. . Marie-Catherine Barbazza, « Un regard sur la captivité. *Vida y Trabajos de Jerónimo de Pasamonte* », dans Anita Gonzalez-Raymond (dir.), 'Enfermement et captivité...', op. cit., p. 248.
17. . Giovanni Dionigi Galeni, alias Euldj Ali ou Uluç Ali (Ali-le-Renégat en langue turque), était un amiral de la flotte ottomane d'origine calabraise.
18. . Pasamonte semble du reste avoir des notions de langue turque, ce qui tend à rendre plausible sa captivité.
19. . Calatayud, Saragosse, Barcelone, Aversa, Messine, Corfou, Navarin, Modon, la Calabre, Tunis, La Goulette, Bizerte, Constantinople, Alger, Alexandrie, Coron, Rhodes, Chios, Naples de Roumanie, Zante, Otrante, Lecce, Naples, Rome, Gênes, Villefranche-sur-Mer, Blanes, Gaète, pour ne citer que ces localités.
20. . Voir notamment le chap. 24.
21. . Espalder, crujía, remiche, bancada, arrumbada, bogavante, gúmena... (espalier, cursive, travée, banc de rameurs, arbalétrière de galère, vogue-avant, gumène...).
22. . « Seis meses del verano navegábamos, y seis estábamos en tierra el invierno », Florencio Sevilla Arroyo, *Vida...*, op. cit., chap. 22.

23. . Nous faisons référence à la défense du territoire maritime ottoman contre les incursions des corsaires chrétiens, défense à laquelle la galère où navigue Pasamonte participe avec pour port d'attache, Rhodes, bastion ottoman protégeant la route maritime et commerciale entre Constantinople et l'Égypte.
24. . « hacer el agua, de ocho a ocho días », Florencio Sevilla Arroyo, *Vida...*, op. cit., chap. 22.
25. . Les baños, appelés également bains en français à l'époque, étaient des prisons mauresques ou turques, parfois souterraines, où l'on gardait les captifs chrétiens. Nous avons choisi de traduire baños simplement par 'bagnes'.
26. . « no tenía más de cuarenta o cincuenta cristianos, y lo demás armaba de moros baharines », id., chap. 22.
27. . Il s'agit du second maître de Pasamonte au service duquel il passa la majeure partie de sa période de captivité.
28. . « señor, nos matas de hambre y nos traes desnudos ». Florencio Sevilla Arroyo, *Vida...*, op. cit., chap. 23.
29. . « Dio en Alejandría una crudelísima peste ; mi amo nos puso a todos los esclavos en galera, porque no fuésemos por la ciudad ». Id., chap. 22.
30. . « a los turcos de proa que no nos matasen ». Id., chap. 22.
31. . « él se me alzó con la galeota en Biserta y me murieron muchos cristianos y muchos heridos ». Id., chap. 23.
32. . « habelle yo cortado orejas ni nariz ». Id., chap. 23.
33. . « Venida la primavera, como yo era esclavo nuevo, mi amo me dejaba caminar solo ; y acaso fui al Tarazanal allí en Constantinopla, y entré por buscar algún amigo en una galera capitana que allí estaba », id., chap. 18.
34. . « Y como no tenía más de aquellos pocos cristianos, los gobernaba bien, y dondequiera que llegaba, los desherraba para hacer sus mercancías ». Id., chap. 22.
35. . « que había muy poco que había renegado ». Id., chap. 29.
36. . On apprend que ce gardien assène à Pasamonte deux cents coups de fouet, le fait enchaîner et lui rend visite de temps en temps pour le frapper à la tête et au visage (id., chap. 29).
37. . « un renegado [...] que me era amigo, como me conoció, me defendió y salvó ». Id., chap. 20.
38. . « el portero me era amigo ». Id., chap. 23.
39. . Maximiliano Barrio Gozalo, « El corso y el cautiverio en tiempos de Cervantes », *Investigaciones históricas : Época moderna y contemporánea*, (Universidad de Valladolid), n° 26, 2006, p. 100.
40. . « buen español ». Florencio Sevilla Arroyo, *Vida...*, op. cit., chap. 20.
41. . « buena gente ». Id., chap. 22.
42. . « destas malas artes son grandes maestros ». Id., chap. 59.
43. . Id., chap. 59.
44. . Dans les pays arabes, le funduk était un lieu où les voyageurs et leurs montures pouvaient faire halte, passer la nuit, se restaurer et, dans le cas des marchands, stocker également des marchandises. Ce terme est l'équivalent de « caravansérail ».
45. . Certains captifs pouvaient, selon les circonstances, exercer librement leur profession, en vivre et épargner une partie de l'argent gagné afin d'assurer leur rachat. Une partie de leurs revenus était versée à leur maître.
46. . « en su cámara, que era fuera del baño, porque el luterano no vivía con nosotros ». Id., chap. 23.
47. . L'auteur met en scène la figure d'un consul vénitien. Id., chap. 23.
48. . « Vienen en Alejandría frailes de Jerusalem a predicar ». Id., chap. 23.
49. . « con no poco aplauso de gente ». Id., chap. 29.
50. . « comenzaron a tratar de buscar su libertad, que es cosa de esclavos nuevos el buscar novedades y trazas ». Id., chap. 24.

51. . « todos eran cristianos ». Id., chap. 18.
52. . « Lazarín de Arenas, genovés, buen marinero ». Id., chap. 20.
53. . « Gerónimo, hazte turco y ganarás el ánima ; y si lo haces, el patrón te perdonará ». Id., chap. 23.
54. . Maximiliano Barrio Gozalo, « El corso... », art. cit., p. 97-99.
55. . « de hacer una mezquita y acarrear liñame para hacer bajeles y en remar ». Florencio Sevilla Arroyo, Vida..., op. cit., chap. 26.
56. . « Envió mi amo cien cristianos de Tunes a Biserta para hacer allí un castillo, y yo fui uno dellos ». Id., chap. 20.
57. . « ¿Cómo tengo de estudiar, no teniendo renta ? ». Id., chap. 1.
58. . Si l'on fait abstraction de l'appui de deux ecclésiastiques et de l'aide, tardive également, d'un énigmatique Don García de Toledo qui, durant le séjour de Pasamonte à Rhodes, lui envoie des espions pour l'aider à s'évader, mais sans résultat car, affirme ce dernier, « j'étais si étroitement surveillé que rien ne put se faire » : « por tenerme tan estrecho, no se pudo hacer nada ». Florencio Sevilla Arroyo, Vida..., op. cit., chap. 28.
59. . « para que yo me ayudase a mi libertad ». Id., chap. 20.
60. . « no me debía de convenir la libertad ». Id., chap. 29.
61. . Ce changement de cap l'amènera à écrire au père Pérez de Nueros et au docteur Cabañas dans l'espoir que depuis Rome ceux-ci fassent le nécessaire auprès du pape pour qu'un bref apostolique rende possible son ordination (id., chap. 29).
62. . « puso otros sesenta o más de su bolsa ». Id., chap. 29.
63. . Maximiliano Barrio Gozalo, « El corso... », art. cit., p. 108-110 et Archivo Histórico Nacional, Códices, 118 B, f. 157v-158r.
64. . La première tentative de rachat de Pasamonte tourne court, son maître prétendant qu'il a besoin de son vogue-avant pour faire la guerre de course et qu'il ne le cédera pas même pour mille ducats (chapitre 28), somme exagérée pour un pauvre rameur comme Pasamonte, mais qui n'en suggère pas moins les inévitables manœuvres et subterfuges inhérents à ce type d'opération commerciale. On peut penser en effet que le maître, vendeur potentiel, cherche à obtenir le gain le plus élevé possible en exagérant la qualité et l'utilité du captif.
65. . Pasamonte prétend avoir été battu pendant huit ans à Rhodes et être devenu le souffre-douleur du renégat Chafer Arráiz (Florencio Sevilla Arroyo, Vida..., op. cit. chap. 27).
66. . « [...] me tomó tanta voluntad que dijo a los tutores del niño que me dejasen ir por cualquier dinero, porque yo no valía más, como cierto era verdad. Y si me quisiera mal como primero, podía decir que yo había predicado y que debía ser hombre de estima y no me dieran por mil escudos ». Id., chap. 29.
67. . « si nos tomaban, nos tornaban a vender en aquella Natolia ». Id., chap. 30.
68. . « Quedé yo en Nápoles con poca salud y menos dinero, y fue Dios servido que el Señor Don García de Toledo (Dios se lo pague) me hizo merced en darme el sustento hasta que se fue con las galeras ». Id., chap. 33.
69. . « Yo me bajé tan desconsolado que no lo podría encarecer, considerando si a un hombre como yo que viene de captiverio y ha derramado tanta sangre le quitan su sudor, ¡qué harán a los demás ! ». Id., chap. 33.
70. . « con no poco desconsuelo ». Id., chap. 36.

RÉSUMÉS

Vida y trabajos de Gerónimo de Pasamonte est le récit autobiographique d'un soldat aragonais du xvie siècle. Si l'accumulation invraisemblable de malheurs frappant le protagoniste et les éléments suggérant les troubles psychiatriques dont il semble souffrir peuvent inciter le lecteur à mettre en doute les propos du narrateur, le récit de ce dernier n'en suggère pas moins des éléments crédibles s'inscrivant dans un contexte historique au centre duquel se trouvent la Méditerranée, les conflits – mais aussi les liens – entre Chrétienté et monde musulman et enfin, la captivité comme réalité humaine et politico-économique. Après nous être interrogé sur la véracité du récit, ce sont ces éléments historiques, parfois déjà évoqués ou ébauchés par divers écrits et travaux, que nous abordons en privilégiant la piste du témoignage, du récit de vie, et en nous centrant tout particulièrement sur les conditions de vie, le rachat et la réintégration sociale après libération d'un captif chrétien dans le dernier quart du xvie siècle.

Vida y trabajos de Gerónimo de Pasamonte is the autobiographical story of a sixteenth-century Aragonese soldier. While the improbable series of misfortunes befalling the protagonist and elements suggesting his psychiatric disorders might lead readers to doubt the narrator's reliability, it is also true that the tale contains credible elements situated in a Mediterranean historical context including conflicts and links between Christians and Muslims and captivity as a political-economic and human reality. After examining the veracity of the story, this article analyzes historical elements already studied in a variety of writings but that here are examined with greater emphasis on the dimension of testimony and life narrative, particularly focusing on late-sixteenth-century Christian captives' living conditions, ransom and social reintegration after release.

INDEX

Mots-clés : captivité, Méditerranée, histoire, récit de vie

Keywords : captivity, Mediterranean Sea, history, life narrative

AUTEUR

FAUSTO GARASA

Fausto Garasa est maître de conférences au sein du département d'études hispaniques et portugaises de l'université François-Rabelais de Tours et il est membre du centre de recherches Interactions culturelles et discursives (EA 6297). Ses travaux portent sur l'histoire moderne et contemporaine de l'Aragon (identités, us et coutumes, interactions politiques et socio-économiques). Il est l'auteur d'une trentaine d'articles, parmi lesquels : « Frontières et passerelles : le cas de l'Aragon pyrénéen », dans Annie Blondel-Loisel et Rita Ranson (dir.), *De l'art du passage. Histoire des représentations*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 223-245 ; « Los fundamentos históricos del sentimiento identitario aragonés : élites y política », dans Anne Charlton et Aránzazu Sarriá Buil (dir.), *'Aragón. Una identidad tierra adentro'*, Hispanística XX, Centre Interlangues Textes, Image Langage, Université de Bourgogne, Editions Universitaires de Dijon, décembre 2009, p. 73-91 ; « Les morisques d'Aragon : un enjeu dans la lutte pour le pouvoir », dans Maria Ghazali (dir.), *'Les morisques, d'un bord à l'autre de la Méditerranée'*, Cahiers de la Méditerranée, no 79, décembre 2009, p. 195-221.